

SCHREBER, MESDAMES, MESSIEURS

Le problème des rapports entre l'homosexualité et la paranoïa semble fort complexe. La paranoïa correspond au refoulement de l'homosexualité, affirme Freud avec insistance, et toujours avec le concours pressant de Ferenczi, dans des circonstances que j'ai essayées d'éclairer¹, mais sans jamais prétendre que ces circonstances pourraient justifier à elles seules la démarche clinique et méthodologique de Ferenczi et Freud. Il conviendrait de souligner, néanmoins, que, parmi tous les fondateurs de la psychanalyse, ils sont les seuls à faire valoir ce type de rapport entre paranoïa et homosexualité. Nul autre des premiers psychanalystes n'abordera la question de cette manière, ce qui, peut-être, si nous en tenons bien compte, n'a pas été sans conséquences sur les conditions d'élaboration d'une telle théorie.

En ce qui concerne la paranoïa, Abraham, Starcke, Ophuijsen préféreront parler d'érotisme anal. Plus récemment, Macalpine, Hunter ou Lacan se sont demandés pourquoi la présence de l'homosexualité dans la paranoïa exige nécessairement une transformation en femme, comme par exemple dans le cas de Schreber. Après tout, la chose n'est pas si évidente : il y a bien des homosexuels psychotiques ou des paranoïaques parfaitement intégrés dans la vie sociale, « normaux », pour ainsi dire, qui n'ont jamais ressenti le moindre besoin, ni même la moindre envie d'être transformés en femme. Inversement, les cas se multiplient de sujets qui éprouvent le désir d'être transformés en femme sans pour autant être des psychotiques, plus, sans pour autant qu'il soit jamais possible d'affirmer que leurs problèmes en tous genres soient plus graves que ceux de tout un chacun.

Quoi qu'on en dise, le problème demeure de la présence de l'homosexualité dans la paranoïa, de leurs connexions. Freud pouvait bien constater que l'homosexualité était présente dans toute forme névrotique, il insistait sur son mode d'articulation avec la paranoïa. Il nous a même laissé quatre formules logiques censées nous en rendre compte. A la suite des remarques d'Abraham et de Lagache, à partir de ces formules, j'ai essayé d'en dégager d'autres. Ou, tout au moins, des figures de l'homosexualité et de la paranoïa susceptibles de réveiller notre imagination². A partir des formules de Freud, il est possible de dégager, par exemple, la formule d'une érotomanie homosexuelle ou même – hérésie psychanalytique – d'un sentiment de persécution hétérosexuel. Lagache, dans de très fines observations cliniques, a pu parler des idées d'infidélité homosexuelle³, sans toutefois en tirer les conséquences théoriques qui semblaient en découler. J'essaierai d'étudier ici des cas cliniques qui pourraient éclairer le sujet, et d'en tirer les conclusions pertinentes à notre recherche : la présence de l'homosexualité dans la paranoïa et ses modalités.

Mesdames,

En 1915, Freud a été piqué. Non pas par une mouche, ni par une guêpe, mais par une dame, par une demoiselle qui, même si nous avons toutes les raisons de croire qu'elle avait une taille de guêpe, ne le piquait pas avec ces armes. Elle le piquait pour autant qu'elle semblait contredire la théorie psychanalytique. Allez donc soutenir que c'est à ladite théorie de se mettre en accord avec ses patients et non l'inverse ! Freud a été bien piqué, il se sentira

1. Prado de OLIVEIRA, L'invention e Schreber, in *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise*, Paris, PUF, 1979.
2. Prado de OLIVEIRA, La libération des hommes, *Cahiers confrontation*, n° VI, Paris, Aubier-Montaigne, automne 1981.
3. Daniel LAGACHE, Contribution à l'étude des idées d'infidélité homosexuelle dans la jalousie et Erotomanie et jalousie in *Les hallucinations verbales et travaux cliniques, Œuvres*, I, Paris, PUF, 1977.

défié – de mettre Mademoiselle au pas de la théorie psychanalytique. Et pour cela il se donnera toutes les peines du monde, il fera le saltimbanque, comme ont pu le dire Macalpine et Hunter. Mais, au fond, il n'en avait pas besoin, contrairement à ce que prétendent ces auteurs. Il lui aurait suffi d'être sensible aux formes possibles de l'homosexualité dans le sentiment de persécution.

Que se passe-t-il donc ? Une jeune fille d'une trentaine d'années, d'une grâce et d'une beauté peu communes, taille de guêpe, rend visite à un monsieur dans une chambre que jadis on aurait nommée une garçonnière et qui devient de plus en plus familière. Mademoiselle était encore une biche et sursautait au moindre bruit. Donc, en entendant un bruit, elle presse Monsieur de questions. Tant bien que mal, il se tire d'affaire. Mademoiselle se recompose, sort des lieux. Sur le palier, elle rencontre deux hommes, ils chuchotent quelque chose, l'un d'entre eux porte un objet enveloppé, une cassette, peut-être un appareil photographique, se dit notre demoiselle. Et voilà le délire déclenché, comme on déclenche un appareil photographique. Mademoiselle se sentira menacée par Monsieur, elle sera jalouse dans son lieu de travail, elle soupçonnera toutes sortes de choses, elle sera convaincue qu'il s'agissait de photos prises en vue d'un chantage et elle finira chez un juriste qui l'enverra à Freud. Celui-ci déclenchera son appareil interprétatif. Le cliché est net : Mademoiselle se sentait attirée par sa supérieure hiérarchique, si semblable à sa mère. D'ailleurs, avant même son commerce avec Monsieur, Mademoiselle l'avait soupçonné d'entretenir des rapports intimes avec cette dame. Bref, rien d'autre qu'un tableau de mœurs, fort plausible, à Vienne, au début du siècle.

Nous voyons bien que cette jeune femme délire. Imaginez les conditions requises pour une prise photographique en intérieur, rideaux tirés, sans posemètre. L'ouverture du diaphragme de l'appareil photographique, nécessaire à l'impression de la pellicule, qui sinon serait restée vierge, comme Mademoiselle, aurait exigé un tel éclaboussement de lumière que Mademoiselle, aveuglée, n'aurait peut-être pas pu faire autrement que de perdre, en même temps que la pellicule, ses qualités d'origine. Mais cela ne l'impressionne nullement, ni quant à la calmer, ni quant à déclencher ses sentiments de persécution. Ce ne sera que plus tard, lorsque, recomposée, Mademoiselle rencontre deux hommes sur le palier. Elle rencontre ces deux hommes, je souligne, et tout le mécanisme de l'appareil délirant est mis en mouvement. Ces deux hommes l'illuminent d'une telle lumière, cette fois-ci, que Mademoiselle en reste bel et bien aveuglée.

Une question s'impose ici : celle du rapport entre cette rencontre, qui provoquera une élaboration après coup, et l'événement qui était proprement le « coup » de celui-ci, à peine accusé par Mademoiselle, un petit bruit derrière le rideau de la chambre à peine quittée. Je reviendrai sur cette question, après deux autres exemples de paranoïa féminine puisés chez Freud, chez qui, vous le remarquerez, les cas de paranoïa féminine sont plus fréquents que ceux de paranoïa masculine.

Une vingtaine d'années avant d'être ainsi piqué, Freud faisait d'autres observations cliniques. Grâce à la bonté du D^r J. Breuer, dans un but thérapeutique, Freud soumet à la psychanalyse une femme intelligente, âgée de trente-deux ans. Son cas est assimilé à une paranoïa chronique. Six mois après la naissance de son enfant, apparaissent les premiers signes de maladie : elle se renferme sur elle-même, devient méfiante, les relations avec la famille de son mari lui répugnent, elle se plaint de l'impolitesse et du manque d'égards des voisins. Définitivement, elle en est sûre, on a quelque chose contre elle, tous essaient de la blesser. Peu après, Madame devient certaine qu'on l'observe, qu'on devine ses pensées. Un après-midi, l'idée lui vient qu'on la regarde, la nuit, lorsqu'elle se déshabille. Un jour, alors qu'elle se trouve seule avec sa femme de chambre, elle éprouve une sensation dans le bas-ventre, elle croit que l'autre vient d'avoir une pensée inconvenante. Cette sensation devient de

plus en plus fréquente, elle commence aussi à voir des images de nudités féminines, un bas-ventre, nu, avec sa pilosité, parfois il arrive aussi à Madame de voir des organes génitaux masculins, elle entend des voix qui commentent ses mouvements, lui adressent des reproches. En analyse, affirme Freud, la patiente se comporte exactement comme une hystérique. Cette remarque sera importante pour notre prochain exemple. Dans un premier temps, l'analyse révèle à Freud que le début des hallucinations visuelles remonte à une première tentative de cure, menée dans un établissement hydrothérapique, où Madame avait pu effectivement voir des femmes nues et bénéficier de leur compagnie. Les hallucinations, analysées, s'avèrent reproduire des impressions réelles qui se répètent parce qu'elles avaient provoqué un grand intérêt chez Madame.

Vous le voyez, Freud disposait de tous les éléments pour souligner la présence de l'homosexualité dans la paranoïa, une présence massive même, mais il ne le fait pas. Il pousse l'analyse plus loin, jusqu'à ramener les difficultés actuelles de Madame à ses jeux infantiles avec son frère. Le bien-fondé de cette interprétation est tel que, désormais, Madame ne voit plus de sexes féminins avec leur pilosité, c'est-à-dire des sexes féminins adultes. Elle verra maintenant des sexes féminins sans pilosité, des sexes d'enfants. L'analyse de Freud se poursuit : frère et sœur jouaient à « papa et maman ». La lecture d'un livre mettra Madame devant ses difficultés sexuelles actuelles avec son mari. Madame n'a plus envie de jouer à « papa et maman ». L'inceste et e qui plus tard recevra le nom de « scène originaire » sont les deux axes de l'analyse de ce cas par Freud. Il n'y est pas question d'homosexualité, même si elle est criante.

Mais voici le surprenant : le début de sa maladie, s'il est dû en partie à l'éloignement du frère si chéri de Madame, l'est plus encore à ce qui provoquera cet éloignement. Le frère et le mari de Madame se querellent. Deux messieurs à l'origine d'une crise paranoïaque féminine. IL ne serait pas justifié d'insister ici sur le rôle exclusif de ces deux messieurs : alors que dans le cas précédent c'était les deux messieurs qui venaient déclencher l'élaboration après coup de ce qui avait été jusque-là une relation hétérosexuelle, dans le cas présent la querelle entre les messieurs est le coup accusé par Madame à partir d'un événement « après coup ». En vérité, semble-t-il, cette querelle ne prit de l'importance pour Madame que quelques jours plus tard, lors de la visite d'une de ses belles-sœurs qui, en parlant de ses propres difficultés avec ses frères, tint les propos suivants : « Dans chaque famille il se passe toutes sortes de choses sur lesquelles on jetterait volontiers un voile. Mais quand c'est à moi que quelque chose de ce genre arrive, je le prends légèrement. » Et elle insista : « Lorsque quelque chose de semblable m'arrive, je le traite par-dessus l'épaule ! »⁴. Quelques moments après, Madame se convainquit que ces remarques s'adressaient à elle, qu'on l'accusait d'être quelqu'un qui prendrait les choses à la légère, qui peut-être aurait pu prendre à la légère toute l'histoire présente et passée avec son frère, avec frivolité même. Elle est accusée d'être frivole, comme dira, quant à lui, Schreber. Qu'auraient-ils donc contre la légèreté et la frivolité, les paranoïaques ? Et qu'aurait-il pu se passer, pour Madame, lors de ses rapports sexuels avec son mari ou de ses jeux avec son frère, « par-dessus ses épaules », pour que ces simples mots viennent la déranger à ce point ? Peu importe. Retenons seulement que, dans ce cas, l'après-coup succède à une scène entre deux dames, renvoyant l'une d'entre elles à une scène entre deux messieurs.

Nous avons donc déjà deux scènes, chacune avec un couple de messieurs, l'une sur un palier, l'autre dans une maison bourgeoise. Voici un autre cas, survenu dans une boutique. Il est représenté par Freud comme un cas d'hystérie⁵, ce qui ne doit pas nous troubler : nous

4. S. FREUD, Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 76.

5. S. FREUD, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, pp. 364-365.

l'avons vu traiter le cas de Madame, pourtant qualifié de paranoïa chronique, comme s'il présentait tous les symptômes de l'hystérie, et nous allons retrouver dans le cas suivant beaucoup de symptômes de la paranoïa, voire de la phobie.

Emma ne peut pas entrer seule dans une boutique. Il lui faut absolument être accompagnée, ne serait-ce que d'un jeune enfant, dont le sexe ne nous est pas précisé. Elle fait remonter cette frayeur à sa treizième année : elle était allée faire un achat lorsqu'elle aperçut deux vendeurs qui s'esclaffaient. Ils se moquaient d'elle, ils se moquaient de sa toilette. L'analyse menée par Freud permet de remonter à un souvenir encore plus ancien. A huit ans, Emma se trouvait chez un épicier pour y acheter des friandises, lorsque le marchand avait porté la main, à travers sa robe, sur son sexe. Pourtant, Emma était retournée dans la boutique. « Cochon », a-t-elle peut-être voulu dire à l'épicier, et elle se serait entendue répondre : « Truie », sans doute. Ne pouvant pas supporter ces jeux, à défaut de marchand, elle avait fermé boutique elle-même, et n'y était plus jamais retournée. Presque un conte de fées. Et au bout du compte, nous retrouvons ici les deux messieurs, riant derrière leur comptoir, utilisés dans l'élaboration après coup d'un événement survenu quelques années plus tôt.

Cette observation date de 1895. Nous avons une raison supplémentaire de souligner la présence d'éléments paranoïaque dans ce cas présenté comme un cas d'hystérie. Les rires moqueurs y apparaissent clairement mais, de plus, lorsque Freud évalue l'incidence des événements sur le fonctionnement psychique d'Emma, sur leur élaboration après coup, il invoque l'époque tardive où ils sont intervenus, la puberté. Or, un an après, dans la lettre 52 à Fliess, Freud attribue la constitution du tableau paranoïaque à ce décalage des événements dans le temps.

Deux messieurs qui éclaboussent de leur sombre lumière des dames dites paranoïaques, donc, selon la théorie classique, qui ont refoulé leur homosexualité. Est-ce assez pour tirer une conclusion théorique ? Peut-être, à condition que nous nous refusions à généraliser ces conclusions et qu'il nous soit possible de les vérifier dans des cas de paranoïa masculine. Cette conclusion théorique viendrait assigner sa place, parmi d'autres figures de la paranoïa que j'ai pu dégager ailleurs⁶, à celle qui obéirait à la formule : *Non, ce n'est pas en moi qu'il y a de l'homosexualité*. Et, par projection : *C'est en eux, les homosexuels*. Par extension : *Ils me dérangent avec leur homosexualité, jusqu'au point de déclencher en moi, hétérosexuel(le) un délire. Ces couples de messieurs sur le palier, chez moi, dans une boutique, ils me rappellent qu'il y a de l'homosexualité en moi. Je ne veux rien en savoir. Ils me persécutent de leur homosexualité*.

Et même, peut-être, pour généraliser ce que certains psychanalystes peuvent dire de la paranoïa et de l'homosexualité : *Ce n'est pas chez nous, des psychanalystes, qu'il y a de l'homosexualité, entre nous. C'est chez eux, chez les paranöiques*. Freud ne se sentait-il pas confondu par les similarités de sa théorie avec celle de Schreber ?

La formule de cette figure particulière serait : *l'homosexualité peut se présenter sous une forme inversée dans la paranöia*. Par exemple : *Ce n'est pas moi, un homme, qui désire un autre homme. Ce sont les femmes qui se désirent entre elles*. Et, par projection de l'ombre de l'objet dans le Moi, par identification narcissique : *C'est moi, une femme, qui la désire elle, femme*. La simple homosexualité ne peut pas expliquer le besoin de transformation en femme, comme l'ont souligné Macalaine, Hunter et Lacan. Il faut que, à la suite de la projection de cette homosexualité, une identification narcissique ait lieu.

D'autres cas de paranöia peuvent parfaitement infirmer ce mode de fonctionnement psychique. Dans le *Manuscrit H* ou dans les conférences de l'*Introduction à la psychanalyse*, Freud expose des cas plus difficiles à éclairer sous cet angle particulier, bien que la possibilité

6. Prado de OLIVEIRA, La libération des hommes, *Cahiers Confrontations*, op. Cit.

n'en soit pas exclue. Il n'en reste pas moins que les fantasmes sous-jacents à ces trois cas de paranoïa féminine semblent pouvoir se reconstruire à partir du fantasme rapporté par Schreber : *Ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement* (S, 36)⁷. Il nous suffit de considérer que l'événement déclenchant l'élaboration après coup garde un rapport d'analogie avec l'événement « coup ». La rencontre des deux messieurs sur le palier aurait réveillé chez Mademoiselle son fantasme de la garçonnière : *Cela aurait été singulièrement beau d'être un garçon avec Monsieur dans cette chambre*. Plus aucun problème de diaphragme ouvert, de battement de clitoris, de cuisses entrouvertes. Madame, quant à elle, aurait pu se dire, en entendant sa belle-sœur : « *Chose singulièrement belle que d'être un homme avec mon mari*. Il aurait vu à qui il avait affaire lors de la querelle avec mon frère, et surtout celle-là, de belle-sœur, je lui montrerais bien de quoi il s'agit dans les jeux avec des frères, par-dessus l'épaule. » Emma aurait pu se dire : *Beau d'être un garçon avec l'épicier*. Sans risques, elle aurait eu droit à toutes les friandises, jamais il n'aurait pu lui dire « truie », ils auraient même pu beaucoup rire ensemble, comme riaient les deux commis dans la boutique.

Messieurs,

Chose extrêmement curieuse : l'énorme majorité des auteurs qui se sont intéressés à Schreber insistent bien plus que de mesure sur les rapports entre le fils et le père. Peut-être les découvertes de Nederland, leur caractère scandaleux, les rapports flagrants entre les livres du père et celui du fils ont-elles contribué à cet état de choses. A partir de là, tout se passe comme si la question fondamentale posée par Katan, indépendamment des appréciations diverses appelés par d'autres de ses thèses, ne pouvait simplement pas être entendue. Que nous demande Katan ? Il dit : tout cela est peut-être bien vrai, peut-être tout s'est-il bien passé comme Nederland le reconstruit, peut-être l'enfance de Schreber a-t-elle bien été telle que l'a imaginée Nederland, et beaucoup d'autres chercheurs à sa suite. Pourtant : pourquoi ces souvenirs réapparaissent-ils sous forme de délire, d'hallucinations et non pas simplement de souvenirs d'enfance ?⁸. Après tout, si tous les enfants qui souffrent dans le monde, et il ne saurait être question ici de degré de leur souffrance, si tous ces enfants devenaient fous, les hôpitaux psychiatriques ne suffiraient plus depuis longtemps. La question des méthodes du père de Schreber est très évidemment une question d'histoire, une question qui intéresse beaucoup une certaine psychanalyse en mal de dignité psychiatrique, mais qui n'est nullement une question proprement psychanalytique. Et il est d'autant plus curieux de la voir traiter comme une question psychanalytique par ceux-là mêmes qui font un appel peut-être inconsidéré à la notion du « nom-du-père », alors que dans la théorie où cette notion apparaît, elle est pour une grande part fonction d'un énoncé de la mère. Dans notre contexte, cette discussion pourrait nous égarer. Je vous propose donc de l'ajourner mais pour faire suite à notre examen de la paranoïa féminine, je vous propose aussi de nous en tenir ici aux personnages féminins dans le cas Schreber.

L'exercice de Freud autour du mot *soleil* en allemand nous paraît aujourd'hui difficilement soutenable. Ce mot, en allemand, est du genre féminin. Si, en analysant les *Mémoires* de Schreber, Freud soutient que la psychanalyse n'a pas à trop se soucier du genre des mots, ce qui est certainement vrai en ce qui concerne le fonctionnement des processus primaires ; en ce qui concerne les processus secondaires, comme par exemple ceux de l'écriture, cette affirmation semble beaucoup moins recevable. D'autant que Schreber n'est pas certain de la nature du soleil : serait-il simplement un organe de Dieu ou serait-il l'équivalent de Dieu, se demande-t-il à plusieurs reprises. Freud, pour les besoins de sa thèse, a été obligé de ramener l'ensemble au masculin : Dieu, le père, voulait-il. Or, l'ennui ne tient

7. Daniel-Paul SCHREBER, *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975. Selon l'usage, la lettre S précède le numéro de la page correspondant à l'édition originale, numéro présent en marge de la page dans les éditions anglaise et française.

8. M. KATAN, Du souvenir d'enfance comme contenu du délire et de l'hallucination schizophrénique, *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise*, op. cit., pp. 476-477.

pas seulement à ce que le Dieu de Schreber est assez souvent affublé d'attributs féminins, le célèbre cri « Dieu est une p... », par exemple. Ni même qu'un dieu de genre masculin se voit affublé par Schreber d'un organe de genre féminin (un père avec un vagin ? se demanderait-on). Mais, plus grave, pour en rester à ce mode d'analyse grammaticale, l'article qui, au singulier, désigne le féminin : *die*. Au lieu d'écrire, comme en français, *les* pour désigner à la fois Dieu et le Soleil, Schreber devait écrire au féminin, *las* Dieu et Soleil, ou pire encore, *die* organes génitaux masculins (*S*, 53), qui, du coup, indépendamment de leur caractère masculin, ne pouvaient être désignés que par un article qui rappelait le féminin. Drôle de langue : Schreber devait bien créer une langue fondamentale pour être en mesure d'appeler un chat, un chat ; ou une chatte, une chatte.

Ce genre d'acrobatie grammaticale, tout autant que les acrobaties généalogiques, ne doit pas suffire à la psychanalyse. En revanche, les fantasmes qui circulent dans une famille, et plus encore ceux retenus préférentiellement par tel ou tel membre de la famille, semblent beaucoup plus importants. De nouvelles découvertes dans les écrits de Schreber quant aux positions respectives de chacun des membres de sa famille pourraient nous venir en aide, ainsi les recherches de Han Israëls⁹. Non seulement, Pauline Schreber, mère de Daniel Paul, venait d'une famille située beaucoup plus haut dans la hiérarchie sociale que celle de son mari, le D^r Moritz Schreber, mais il en avait été de même pour les rapports de ses parents à elle, la mère de Pauline Wenck, de son nom de jeune fille, étant beaucoup plus distinguée et riche que son mari, le beau-père de Moritz Schreber. Et ce à un point tel qu'Israëls ne peut s'empêcher de commenter : « Ainsi, dans toutes les histoires racontées par Pauline au sujet de la richesse et de la distinction de la vie menée par ses parents, nous pouvons peut-être détecter un reproche silencieux contre son mari, qui n'avait même pas pu atteindre la position de professeur »¹⁰. Ce silence peut devenir très bruyant : par exemple, nous apprenons, comme Israëls nous le raconte, que Mendelsohn fréquentait la maison des parents de Pauline, qu'elle s'était mariée juste un an après lui, que, très âgée, elle écrivait encore une lettre où elle se plaignait que ses compositions n'étaient pas assez jouées. Ou encore, que le seul endroit à Leipzig d'où il était possible de voir les fenêtres de la chambre de Gœthe et d'indiquer avec précision qu'elles étaient ces chambres, c'était de chez Pauline. Et les exemples abondent. En termes psychanalytiques, on pourrait dire : l'Idéal du Moi que cette femme léguait à ses enfants faisait principalement référence à sa mère à elle et à *elle-même*, laissant toujours l'homme soit dans une position idéalisée, soit dans une position dévalorisée. Le pauvre D^r Moritz aurait eu beaucoup de mal à rivaliser avec Gœthe ou Mendelsohn, comme plus tard Schreber, qui ne pourra pas rivaliser avec le portrait de Fleschsig posé sur la table de nuit des époux. Contre la musique, que peut la gymnastique de chambre ? Si peu, qu'un idéal du Moi féminin devient dominant. La présence de Pauline était si lourde, et avec elle, celle de sa mère, de sa famille, des efforts faits par elle pour idéaliser son mari, que presque aucun de ses enfants n'a jamais pu s'éloigner beaucoup de sa maison à elle, quand il ne fallait pas y vivre, et pour de longues périodes. Même si les exigences professionnelles imposaient l'installation dans une autre ville, le nom des rues choisies faisait toujours référence à la demeure maternelle ou à ce que la mère transmettait de cette demeure : Leipziger Strasse, à Chemnitz, Moritz Strasse à Dresde¹¹. Et lorsque Schreber sort de l'asile, c'est chez sa mère que, pendant quelques années, il ira vivre.

Ces remarques seraient de peu d'importance si nous n'en trouvions pas l'écho chez Schreber lui-même. Voici des fragments de poèmes dédiés à sa mère, découverts par Israëls¹².

9. H. ISRAËLS, *Schreber, vater und zohn*. Thèse, Université d'Amsterdam, 1980. Cette thèse peut être obtenue, en édition hollandaise ou anglaise directement chez son auteur : Elandstraat, 127 II, 1016 RZ Amsterdam.

10. H. ISRAËLS, *Schreber, vater und zohn, op. Cit.*, p. 44, n. 26.

11. H. ISRAËLS, *op. Cit.*, p. 180, N. 92.

12. Nous devons leur traduction en français à Mme Caroline Kruse, que nous tenons à remercier.

Quant au choix des lieux d'habitation :
Nul hasard dans le choix du lieu qu'on habitait,
C'était aux Professeurs seulement qu'on la louait :
La demeure des Pincés ! Combien de souvenirs,
Fait-il, ce nom glorieux, dans ton âge surgir !¹³.

Quant à ce que Schreber entendait de l'enfance de sa mère :
Par mépris de l'école et souci d'élégance,
C'était au précepteur qu'allait la préférence.
Il louait et blâmait, mais toujours à bon droit
Enseignant à tes sœurs, à tes frères, à toi,
Ce que l'éducation exige de savoir :
Les langues étrangères, la Nature, l'Histoire.
Ta tête en fut remplie, bien plus qu'il n'est sensé,
Sur tes vieux jours encore on peut le constater.

Quant à ce que Schreber entendait du mariage de ses parents :
Un prétendant venait de temps en temps aussi,
Se disant prêt à se lier à toi pour la vie;
Quelque exalté jurait sa foi et son honneur,
Que toi seule pouvais lui donner le bonheur.
Et si le malheureux souffrait d'être éconduit,
Le repousser t'était pénible à toi aussi.
On ne saurait pourtant, simplement par pitié,
Se choisir un époux que l'on ne peut aimer.
Il en fut donc ainsi jusqu'à ce qu'un beau jour,
Un tout jeune docteur vint te faire la cour.
Lorsqu'il se déclara ce n'était à vrai dire,
Plus guère le moment pour toi de réfléchir.

Dans le premier poème, nous reconnaissons ce qu'Israëls nous indique : le père de Schreber, n'étant pas prince, même pas professeur, ne la méritait pas. Dans le deuxième, la mère apparaît en tant qu'idéal, elle qui avait eu droit à toutes les richesses matérielles et culturelles. Mais dans le troisième, un glissement se fait sentir : beaucoup d'hommes courtoisèrent sa mère, mais lorsqu'elle dut choisir, elle ne pouvait plus tellement réfléchir. Était-ce l'âge, une déception quelconque due à Mendelsohn, ou une tout autre raison, plus banale ? Nous ne le saurons pas. Nous saurons seulement que, parmi toutes les phrases des *Mémoires* de Schreber, la seule dont la construction s'apparente étroitement à celle qui désigne un des moments cruciaux du déclenchement de son délire – « Ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement » – est une phrase où il parle des oiseaux – « Ce serait vraiment plaisant pour l'homme de pouvoir voler à l'instar des oiseaux » (S, 31, n. 20). Vers la fin de sa vie, lorsque sa mère offre deux cygnes à un de ses petits-fils, Schreber écrit encore un poème pour commémorer l'événement :

Et bien loin que je songe à me pouvoir changer
Tel un cygne je songe toujours pouvoir évoluer¹⁴.

Pour peu que l'équation entre les oiseaux et les petites filles soit admise, voire l'équation entre les oiseaux et les femmes, Schreber restait toujours un rappel de celles-ci. Mais un rappel de quoi ?

Fairbairn a été le premier à souligner que l'absence de personnages féminins dans le délire de Schreber prouvait au contraire leur omniprésence¹⁵. Cette thèse rejoint celle d'Abraham, pour qui le paranoïaque doit, en quelque sorte, devenir l'objet d'amour introjecté

13. *La Demeure des Princes*, nom de la dernière maison où Pauline a habité avec ses parents.

14. H. ISRAËLS, *Schreber, vater und zohn, op. Cit.*, p. 171.

15. W.R.D. FAIRBAIRN, Considérations au sujet du cas Schreber, *Le cas Schreber : contributions psychanalytiques de langue anglaise, op. cit.*, pp. 201-227.

pour lui¹⁶, et de Klein, pour qui, si les choses se passent ainsi, c'est que le paranœaque ne peut pas séparer la haine de l'amour¹⁷. L'épistémophilie sadique à l'endroit de la mère viendrait court-circuiter les possibilités d'établissement de relations symboliques. Ce qui aurait été nié à l'intérieur par la haine reviendrait de l'extérieur, sous forme d'amour. La formule serait simple : *je suis ou je dois devenir celui (ou celle) envers qui se porte amoureusement ma haine*.

Schreber devait rester un rappel devait toujours rappeler. Pour sa femme, ai-je essayé d'avancer¹⁸, vers qui se portait tout son mouvement transférentiel, à qui son livre était dédié, Schreber se devait d'être une femme pour sa femme, alors qu' « avec une curiosité féminine bien pardonnable » (S, 437), elle insistait pour le voir attifé en femme. C'est elle qui insiste auprès de lui pour récolter des confidences féminines (S, 429).

Mais peut-être me suis-je trompé. Schreber insistait beaucoup plus pour être une femme auprès de sa mère. Pour devenir sa mère à lui, alors que sa mère n'avait jamais accepté la femme qu'il avait choisie, et qu'il avait choisie d'une condition sociale bien inférieure à la sienne, comme elle-même, sa mère, l'avait fait pour son père, ou comme la femme dont sa mère n'avait jamais pu se passer, comme sa mère à elle, comme certaines de ses filles, ou de ses fils, comme nous le montrent les recherches d'Israëls. Plutôt devenir femme que de mourir, se serait dit Schreber, en s'opposant à son frère Gustav.

Être femme pour une autre femme. L'inversion de l'homosexualité masculine rejoint l'inversion de l'homosexualité féminine, être homme pour un autre homme. L'homosexualité ne se trouve jamais là où l'on croit la rencontrer. Dans la banalité de son expression quotidienne, elle ne se trouve que sous ses formes inversées : les hommes aiment des femmes, les femmes aiment des hommes, les uns et les autres croient que c'est chez les autres qu'il y a de l'homosexualité. Quoi qu'il en soit, Mesdames, Messieurs, ne vous y reconnaissez-vous pas ?

L.E. Prado de Oliveira,
Psychanalyste, 107, rue Mouffetard,
75005 Paris. Franc

16. K. ABRAHAM, *Œuvres complètes*, t. II, p. 304, Paris, Payot, 1966.

17. M. KLEIN, *Essais de psychanalyse*, p. 277, Paris, Payot, 1968.

18. Prado de OLIVEIRA, Trois études sur Schreber et la citation, *Psychanalyse à l'Université*, t. 4, n°14, mars 1979, pp. 245-254, Paris, Editions République, 1979.

